

# Premier Acte

---

Cie de théâtre / Sarkis Tcheumlekdjian

# PEDRO PÁRAMO

de Juan Rulfo



**Premier Acte** - 18 rue Jules Vallès - 69100 VILLEURBANNE - Tel 04 78 24 13 27 - [www.premieracte.net](http://www.premieracte.net)

Association loi 1901 - APE 9001Z

Compagnie en convention avec la région Rhône-Alpes, subventionnée par la DRAC Rhône-Alpes, les villes de Lyon et Villeurbanne. Avec le soutien de FINECO Eurofinancement.



*« Une femme qui attendait aux abords du village a vu le cheval de Miguel Paramo se redresser et continuer d'avancer sans ralentir sa course, la tête tournée en arrière, comme épouvanté par quelque chose qu'il aurait laissé là-bas, derrière lui. »*

# PEDRO PÁRAMO

de Juan Rulfo

« Je m'appelle Juan Nepomuceno Carlos Perez Rulfo Vizcano. On m'a em-  
pilé tous les noms de mes ancêtres, comme si j'étais le rejeton d'un régime  
de bananes. J'ai préféré un nom plus simple. J'ai choisi Rulfo. »

Juan Rulfo

## JUAN RULFO

Juan Rulfo (1917-1986) est l'une des **figures majeures de la littérature mexi-  
caine contemporaine**. Son œuvre est constituée de trois livres - le recueil  
de nouvelles *Le Llano en flammes*, le roman *Pedro Páramo* et *Le coq d'or  
et autres textes pour le cinéma*, tous publiés aux éditions Gallimard. Ils ont  
marqué un renouveau de la fiction narrative, annonçant **la révolution du  
réalisme magique** dans les lettres latino-américaines.

## PEDRO PÁRAMO, CLASSIQUE DU XX<sup>E</sup> SIÈCLE

On a lu *Pedro Páramo* d'abord comme un roman « rural » et « paysan »,  
voire comme un exemple de la meilleure littérature « indigéniste ». Dans les  
années soixante et soixante-dix, il est devenu un grand roman « mexicain »,  
puis « latino-américain ». Aujourd'hui, on dit que *Pedro Páramo* est, tout sim-  
plement, **l'une des plus grandes œuvres du XX<sup>e</sup> siècle**, un classique contem-  
porain que la critique compare souvent au *Château* de Kafka et au *Bruit et  
la fureur* de Faulkner.

Et pour cause : **personne ne sort indemne de la lecture de *Pedro Páramo***.  
Tout comme Kafka et Faulkner, Rulfo a su mettre en scène une **histoire fas-  
cinante, sans âge et d'une beauté rare : la quête du père** qui mène Juan  
Preciado à Comala et à la rencontre de son destin, un voyage vertigineux  
raconté par un chœur de personnages insolites qui nous donnent à **enten-  
dre la voix profonde du Mexique**, au-delà des frontières entre la mémoire et  
l'oubli, le passé et le présent, les morts et les vivants.

## LE SYNOPSIS

« Cette histoire se situe dans le territoire privilégié du surréalisme : cet espace  
de l'esprit où, selon André Breton, la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le  
passé et le futur, cessent d'être perçus comme contradictoires. »

Carlos Fuentes

Sur une route désolée de l'état de Jalisco, au Mexique, un homme avance  
en direction d'un village nommé Comala. Il s'appelle Juan Preciado. Il ac-  
complit une promesse faite à sa mère sur son lit de mort : **partir à la recherche  
de son père, Pedro Páramo**, qui autrefois les a abandonnés. Un bourriquier  
aux paroles énigmatiques accepte de le conduire jusqu'au village qui sem-  
ble désert. Avant de disparaître, il révèle à Juan Preciado que **Pedro Páramo,  
dont il peut voir se dessiner à l'horizon l'immense propriété, est mort depuis  
bien longtemps**.

Juan pourrait rebrousser chemin, mais il pénètre pourtant dans ce village  
abandonné où une très vieille femme, apparemment l'unique habitante de  
Comala, semble l'attendre. Elle lui laisse entendre que le bourriquier qui lui  
a indiqué sa maison est mort depuis des années. À la suite de cette femme,  
d'autres âmes en peine viendront à la rencontre de Juan pour lui raconter  
l'histoire de son père, Pedro Páramo, le cacique du village qui régna en maî-  
tre sur les terres et les âmes de Comala, et qui sema autant d'enfants que de  
morts derrière lui.



*« Tu trouveras mon village, dressé en pleine campagne, plein d'arbres et de plantes, tel un coffret dans lequel on aurait serré ses souvenirs. Et tu verras, mon enfant, que l'on a envie d'y vivre pour l'éternité. L'aurore et le matin, le midi et la nuit y sont toujours pareils, sans autres différences que celle que le vent apporte. »*

# NOTE D'INTENTION

de Sarkis Tcheumlekdjian

« Je suis tellement sombre que je crois que je suis né à Minuit. »

Juan Rulfo

Juan Rulfo, le créateur de *Pedro Páramo*, est un homme de peu de mots et de nombreux silences. Entre ses mains, la réalité bruisse toujours d'un murmure enchanteur. Dans son livre, **sont réunis dans un même espace le paradis et l'enfer, le réel et le fantastique** (à la différence de Dante qui les oppose). Il n'est pas étonnant que son œuvre palpitante et largement reconnue par les plus grands auteurs (dont Gabriel Garcia Marquez qui me le fit connaître) soit considérée comme **l'œuvre qui marque le début du « Réalisme Magique »**. Il n'est pas étonnant non plus que mon travail d'adaptation m'ait conduit vers de nouvelles envies et vers de nouveaux horizons.

## 1. LE WESTERN : QUÊTE ET CONQUÊTE

Au gré des rencontres des rescapés de Comala, ce western paysan retrace l'histoire de **la quête d'un père par son fils**. L'histoire d'un père monstrueux, assassin mais aussi celle d'**un père éternellement à la conquête de son amour d'enfance**. Car Pedro Páramo recèle aussi un thème secret, celui de l'amour absolu et impossible, du personnage éponyme pour Susana San Juan. Elle est la clef de son univers et de toutes ses entreprises.

## 2. DES FANTÔMES COMME PERSONNAGES

Les personnages qui permettent à Juan Preciado d'avancer dans sa quête sont des fantômes, mais ils ne le savent pas : Aboundio qui lui déclare chemin faisant qu'il est, lui aussi, fils de Pedro Páramo, Eduvigès, amie de sa mère et ancienne prostituée, Damiana (avec qui il comprend que les êtres qu'il voit et à qui il parle sont morts), Dorotea (dite la Cuarraca) avec qui il restera jusqu'à la fin de son voyage (puisqu'il partage sa tombe), Susana, la première et la seule femme aimée par Pedro Páramo qui réunit en elle sensualité et pureté et qui évolue dans un monde à part. Pedro Páramo n'est représenté, quant à lui, que par son ombre et sa voix, froide et acide.

## 3. UN DÉCOR UNIQUE

L'action se déroule dans un décor unique : une sorte de **plateforme métallique** légèrement bleutée et vouée à l'abandon. Une demeure sans toit évident, ouverte aux quatre vents et drapée de lambeaux de tulles. Cet espace surréel est rythmé grâce à la présence constante de pigeons qui le picorent. Aux perceptions d'espace s'ajoutent les bruits de la nature, disséminés tout au long du spectacle, quasi imperceptibles. Quelques accessoires réels apparaissent et disparaissent en même temps que les personnages.

## 4. DES COSTUMES D'ÉMIGRANTS

Vêtus comme des émigrants sans le sou, les fantômes sur scène sont pauvres et secs comme du bois mort. Ils rappellent par certains endroits les personnages beckettiens d'*En attendant Godot*. Don Fulgor maigre et dégingandé dans sa longue redingote élimée, avec son fouet à la main pourrait faire songer à Pozzo. Une silhouette qui tranche bien évidemment avec celle du narrateur qui, dès son arrivée, est tiré à quatre épingles. Juan Preciado pourrait être, en effet, le héros de *Dead Man* de Jim Jarmush arrivant aux portes de l'Enfer avec un foulard de soie noué autour du cou et une petite valise à roulette au bout du bras. Les trois femmes à l'image des Harpies sont vêtues de robes anciennes déchirées et portent les cheveux tirés ou des bonnets de velours.

## 5. ENTRE MÉMOIRE ET DÉSIR DE CINÉMA

Juan Rulfo cadre ses séquences comme s'il les regardait à travers le viseur d'une caméra. C'est pourquoi, j'ai souhaité **apporter un point de vue cinématographique**. Les ciels peints, costumes, bruitages comme le choix des musiques doivent pouvoir renvoyer le spectateur à ses souvenirs filmiques des grands westerns : aussi bien aux classiques allant de Sergio Leone à Luis Buñuel, qu'aux films de réalisateurs qui se sont inspirés de ce genre comme Huston, Coppola, Jarmush ou les frères Coen.

Dans le déroulement du spectacle, chaque tableau peut être précédé d'une didascalie murmurée en off, un champ narratif évidemment extérieur à l'action et décrivant le décor ou l'évolution des situations. Ces insertions typiquement cinématographiques rompent parfois le dialogue, suspendent le jeu et empêchent les acteurs de s'investir dans un lyrisme vide.

## 6. LA PRÉSENCE DE LA CAMÉRA

A l'opposé du théâtre, la présence de **l'objectif d'une caméra sur scène qui fouille et agit parfois en direct, permet d'obtenir des ralentis, des gros-plans projetés sur les lambeaux de tulles déployés**.

Le voyage intérieur, auquel nous convie l'objectif de la caméra, est profondément poétique parce qu'il transpose l'intimité des personnages. Les larmes, par exemple de Juan Preciado apprenant sa propre mort, sont contenues dans le cadre flottant d'une grande fenêtre, mais son visage et la brillance de son œil sont relayés par la caméra qui s'attarde sur lui avec un léger différé : ce qui **accentue l'effet de distanciation**. L'objectif de la caméra nous livre souvent une vérité secrète. Son regard est d'une grande honnêteté, il colle aux personnages.

## 7. L'INVITATION DE LA DANSE

J'ai choisi de faire interpréter le personnage de Susana par une danseuse, car ce personnage placé au centre de l'intrigue n'évolue pas dans le même monde. Susana est ailleurs et relaye la narration par des chorégraphies, des images stylisées qui apparaissent à divers moments du spectacle, de façon onirique, surréelle et mythique, contrastant avec les événements réalistes. Susana ouvre l'espace par des images qui lui sont associées dans le texte (elle seule échappe à l'espace clos de Comala), des images qui évoquent la lumière et la fraîcheur. Parfois, elle évoque son désir de partir de Comala en devenant elle-même un oiseau.

## 8. LE SON ET LA MUSIQUE

En dehors du texte, l'espace sonore est un ciment qui fait tenir les séquences entre elles. Mais si les sons inscrivent les images dans un réel reconnaissable (le bruit des éperons dans le sable, les chaînes attachant le cheval à la charrette), **la partition musicale**, elle, exprime plutôt la tonalité de la scène qui se joue. Elle **sert de lien poétique entre le présent et le passé**. Ainsi les valse sont évoquées par la cadence familière et courageuse d'une fanfare de village. Mais si la musique est un adjuvant, elle peut être aussi un adversaire, tant elle relaye les grincements, les ricanements et les tensions. Parfois, elle résonne comme un cri qui clame haut et fort la cruauté, la diablerie d'un monde sans foi ni loi.

## 9. LA LUMIÈRE

La lumière doit pouvoir exprimer le plus intime des sentiments humains, tandis que les nuages glissent en silence sur l'écran. La lumière découpe implacablement l'air, accuse tous les traits et souligne la plastique des formes grâce au contraste. Des effets de lumière froide (tels que la suggestion d'une moiteur ou d'un brouillard permanent) sollicitent l'imaginaire du spectateur qui oscille entre illusion et réalité. Le tout sera traité en monochrome, à l'exception de certains objets ou costumes qui viendront rompre la solitude des fantômes.

## 10. LE PARTI PRIS DE L'HUMOUR

Juan Preciado, le personnage narrateur est un cas unique dans la galerie des personnages qui traversent Pedro Páramo par son caractère malicieux, drôle et empreint de naïveté. **Peut-être pour la simple et bonne raison qu'il ignore lui aussi qu'il est mort.** Sa grande ingénuité se révèle dès le prologue. Ses traits d'humour, sa distance avec les événements tragiques, mettent une note particulière dans cette enquête éminemment insolite. La galerie des fantômes, maigres comme des clous et confinés dans une gestuelle grandiloquente, participe aussi à cette malice et donne à cette antichambre de la mort une couleur inattendue.

## 11. RÉFÉRENCES ET MATÉRIAUX D'INSPIRATION

La mort qui rôde, les passions qui s'exacerbent, la mélancolie, l'univers pictural de Dalí, les Ménines de Vélasquez, l'Inferno de Dante illustré par Botticelli, la Piéta de Michel Ange, le Stabat Mater de Pergolese, celui de Rossellini, les films de Fellini, des frères Coen ou de Coppola, les mafiosi italiens, les militaires d'Amérique latine, la mort dans l'imagerie mexicaine sont autant de matériaux qui m'ont permis de construire cette adaptation.

*« Rêver ne signifie pas avoir des rêves.  
Rêver permet de percevoir d'autres mondes et de les décrire. »*

Juan Castaneda.